

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1925

THÈSE

22

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean LUCQ

Né à Oran le 1^{er} août 1899

De la Faculté de Médecine de Paris

Interne provisoire des hôpitaux

JEAN PECQUET

1622-1674

Président : P. MENETRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1925

Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1925

THESE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean LUCQ

Né à Oran le 1^{er} août 1899
De la Faculté de Médecine de Paris
Interne provisoire des hôpitaux

JEAN PECQUET

1622-1674

Président : P. MENETRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1925



LE DOYEN... M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie.	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNÉO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale.	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale.	SICARD.
Pathologie chirurgicale.	LECÈNE.
Anatomie pathologique.	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.	RICHAUD.
Thérapeutique.	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER.
Clinique médicale.	GILBERT
	CHAUFFARD.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance.	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	LEGUEU.
Clinique urologique.	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements.	JEANNIN.
	J.-L. FAURE.
Clinique gynécologique.	VAQUEZ.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique médicale.	DUVAL.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SERGEANT.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	
Clinique propédeutique.	

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

A3RAMI..... Pathologie médicale
 ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale.
 AUBERTIN..... Pathologie médicale.
 BASSET..... Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN..... Pathologie médicale.
 BINET..... Physiologie.
 BLANCHETIÈRE Chimie biologique.
 BRANCA..... Histologie.
 BRULÉ..... Pathologie médicale.
 BUSQUET..... Pharmacologie et ma-
 tière médicale.
 CADENAT..... Pathologie chirurgicale
 CHAMPY..... Histologie.
 CHIRAY..... Pathologie médicale.
 CLERC..... Pathologie médicale.
 DEPRÉ..... Hygiène.
 I. de JONG..... Anatomie pathologique.
 DUVOIR..... Médecine légale.
 ÉCALLE..... Obstétrique.
 FIESSINGER... Pathologie médicale.
 FOIX..... Pathologie médicale.
 GARNIER..... Pathologie expériment¹⁰.
 HARVIER..... Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER.. Urologie.
 HOVELACQUE.. Anatomie.
 JOYEUX..... Parasitologia.

MM.

LABBÉ (Henri). Chimie biologique.
 LARDENNOIS.. Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER.... Obstétrique.
 LEMAITRE..... Oto-rhino-laryngologie.
 LEMIERRE..... Pathologie médicale.
 LÉVY-SOLAL... Obstétrique.
 LHERMITTE... Pathologie mentale.
 LIAN..... Pathologie médicale.
 MATHIEU..... Pathologie chirurgicale.
 METZGER..... Obstétrique.
 MOCQUOT..... Pathologie chirurgicale.
 MONDOR..... Pathologie chirurgicale.
 MOURE..... Pathologie chirurgicale.
 MULON..... Histologie.
 PHILIBERT... Bactériologie.
 RIBIERRE..... Pathologie médicale.
 RICHET Fils... Physiologie.
 ROUVIÈRE.... Anatomie.
 Physique médicale.
 TANON..... Pathologie médicale.
 TIFFENEAU... Pharmacologie et ma-
 tière médicale.
 VAUDESCAL... Obstétrique.
 VERNE..... Histologie.
 VILLARET.... Pathologie médicale.
 WELTER..... Ophtalmologie.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

CAMUS..... Physiologie.
 GOUGEROT.... Pathologie médicale.
 GUÉNIOT..... Obstétrique.

MM.

RETTERRER.... Histologie.
 ROUSSY..... Anatomie pathologique.

IV — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
AUVRAY.....	Clinique chirurgicale.	OMBREDANNE	Clinique chirurgicale infantile.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.	RATHERY.....	Clinique médicale.
LEREBoullet.	Clinique médicale infantile.	SCHWARTZ ..	Clinique chirurgicale.
LÉRI	Clinique médicale.	TERRIEN.....	Cliniq. ophtalmologique.
LÉPER	Clinique médicale.		

V. — CHARGES DE COURS

MM MAUCLAIRE, agrégé.....	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	
N.	
LEDOUX-LEBARD.....	
	Stomatologie.
	Éducation physique.
	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



JEAN PECQUET

A MES PARENTS

*En témoignage d'affectueuse
gratitude.*

A MES MAÎTRES DES HÔPITAUX DE PARIS

M. LE PROFESSEUR CARNOT

M. LE PROFESSEUR JEANNIN

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ TERRIEN

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MACAIGNE

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GARNIER

M. LE DOCTEUR DARRÉ

M. LE DOCTEUR BROCC

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR MENETRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôtel-Dieu
Chevalier de la Légion d'honneur

JEAN PECQUET

1622-1674

INTRODUCTION

Cette thèse inaugurale est consacrée à la glorification d'un grand anatomiste français du xvii^e siècle, Jean Pecquet.

Notre président de thèse, M. le Professeur Menetrier a bien voulu nous montrer l'intérêt qu'il y avait à célébrer notre héros en cette Faculté où il fit, sans aucun doute, ses premières études médicales.

Nous sommes très reconnaissant à M. le Professeur Menetrier d'avoir bien voulu nous inspirer le sujet de notre étude, nous aider de ses conseils et accepter de présider la soutenance de notre thèse.

Dans le monde médical, personne n'ignore la citerne de Pecquet. Pour mieux dire : la citerne, c'est tout ce qui reste de l'œuvre de cet anatomiste.

Il semble bien que cette opinion traditionnelle soit à la fois insuffisante et inexacte. Pecquet a droit dans l'histoire des sciences anatomiques à une place très importante. Il a, en outre, été mêlé aux grands événements de son époque.

C'est ce double rôle politique et scientifique que nous allons envisager en étudiant successivement son caractère et son œuvre.

BIOGRAPHIE. — LA CARRIÈRE

Années de jeunesse et d'études. — Jean Pecquet est né à Dieppe et a été baptisé dans la paroisse de Saint-Rémy, le quatrième jour de mai 1622. Sa famille, de condition modeste, était originaire de Picardie. On ne possède à peu près aucun renseignement sur les premières années de sa vie ; on admet cependant qu'il fit ses premières études chez les Oratoriens de Dieppe, puis chez les Jésuites de Rouen, où il entra sans doute comme boursier. C'est là probablement qu'il eut l'occasion de connaître les Pascal père et fils. Puis, Pecquet vint à Paris, on ne sait à quelle époque précise ; ce qu'on peut dire c'est qu'en 1647, aux termes d'une réponse à Riolan, il prit son grade de magister ès-arts. Sans fortune, il avait été obligé de chercher un emploi pour vivre. Selon Riolan, il obtint la confiance des familles nobles et devint précepteur de jeunes gens qu'il accompagnait et suivait dans leurs études au collège de Clermont, aujourd'hui lycée Louis-le-Grand. Ses lettres portent les armes de la famille des Scourgeon et il écrit en mai 1648 : « L'indisposition d'un de mes escoliers me retient ici. »

Le père de Mersenne, de l'ordre des Minimes, fut

son premier protecteur ; c'est sans doute par lui qu'il fut, en mai 1647, envoyé en Italie, d'où le Correcteur général de l'Ordre écrit au père de Mersenne qu'il a reçu Pecquet et l'estime déjà « être d'un génie qui n'est pas commun ». D'autre part, le père de Mersenne tenait des réunions hebdomadaires où se rencontraient des hommes instruits. Dans ce milieu, ébauche d'Académie des Sciences, Pecquet a certainement connu et fréquenté Pascal. C'est là qu'il dut être mis en relations avec François Fouquet, évêque de Bayonne, puis d'Agde, enfin archevêque de Narbonne, frère du surintendant des finances Nicolas Fouquet. François Fouquet devint son protecteur éclairé. Dès 1648, il est à son service à Agde d'où il écrit au père de Mersenne.

Sous l'influence de Pascal, Pecquet s'était adonné avec passion aux sciences physiques, à la géométrie. Vers la fin de 1648, l'évêque d'Agde vint à Paris prêter serment au roi ; il y séjourna jusqu'en 1651 avec ses familiers. C'est alors que Pecquet, à l'instigation de son protecteur, s'inscrivit à la Faculté de Médecine où il suivit les conférences des régents Mentel et Gui-Patin. Il ne tarda pas à entreprendre des recherches personnelles.

A ce moment régnait un engouement pour la vivisection, déclanché par les théories de Descartes sur l'âme des bêtes et sur le pur mécanisme de la vie animale. Pecquet se mit à disséquer dans la maison même de l'évêque d'Agde, mais à Paris et non à Montpellier, comme on l'a écrit quelquefois.

Dès ses premières dissections, il fut mis sur la voie d'une découverte retentissante, mais il voulut qu'aucun doute ne fût permis sur l'exactitude de ces expériences et poursuivit durant trois ans ses vivisections devant des personnages de marque parmi lesquels se trouvaient le prince de Conti, l'abbé Hallé de Monflaines et quelques médecins, notamment Jacob Mentel et Pierre de Mercenne.

C'est en janvier 1651 qu'est publiée à Paris, vraisemblablement aux frais de François Fouquet, la première édition des « *Experimenta nova anatomica* » dont le seul titre rappelait les « *Expériences nouvelles touchant le vide* », de Pascal, parues en 1647. Pecquet avait alors 29 ans. Ce mémoire eut un retentissement considérable et pénétra rapidement à l'étranger. Or, Pecquet n'était qu'étudiant : philiatier. Sans doute, son livre, selon les exigences de l'époque, était revêtu de l'approbation de deux docteurs régents de la Faculté de Paris ; mais malgré le bon accueil qu'il en avait reçu, il oublia complètement, dit Riolan, de le convoquer à ses vivisections. Le prince de l'Anatomie s'en vengea en vieux polémiste plein d'une verve dont il poursuivit Pecquet et ses approbateurs.

Pecquet n'ayant encore pris aucun grade à l'école de Paris sentit que, devant l'opposition de Riolan, la situation était intenable pour lui et que jamais il ne pourrait subir avec succès les épreuves imposées par la Faculté.

L'évêque d'Agde rejoignait son évêché à peu près

à cette époque. Pecquet se décida alors à venir passer ses examens à la Faculté de Montpellier. Celle-ci s'était réservé le droit d'abrégé le délai qui, normalement, séparait les examens les uns des autres, en faveur des étrangers qui avaient commencé leurs études ailleurs et paraissaient présenter des connaissances suffisantes, dont on jugeait dans un examen privé précédant le baccalauréat. Ayant subi cet examen avec succès, Pecquet fut inscrit le 5 juillet 1651 sur le livre des immatriculations de la Faculté (520 f° 269 V°).

L'Université de Montpellier fut accueillante pour le nouvel élève presque déjà célèbre. L'inscription de son titre de docteur sur le livre de l'archevêché (archives départementales série G 635° 124) marque les diverses étapes de cette carrière scolaire triomphale et rapide ; il est bachelier en médecine le 12 juillet 1651, licencié le 22 février 1652, docteur le 23 mars et reçoit l'investiture de tous ces titres le 16 mai 1652, sous le décanat de Siméon Courtaud, Robert de Belleval étant chancelier, Rivière, Solinac et Sanche, professeurs.

Pecquet ne manqua pas de faire devant les professeurs et les élèves assemblés des démonstrations qui, au témoignage de Riolan, auraient été assez mal accueillies. Le 1^{er} janvier 1654, Pecquet est encore à Montpellier, d'où il correspond avec Bartholin à Copenhague ; mais Gui-Patin, écrit de Paris le 31 juillet 1654 à Bartholin : « Pecquet vit ici ; il prépare une deuxième édition de son ouvrage,

augmentée, confirmée, illustrée par de nouvelles expériences. Il doit revenir ensuite en Septimanie chez l'évêque d'Agde dont il est l'ami intime. » Malgré cette dernière phrase, il ne semble pas que Pecquet soit retourné à Montpellier. Ajoutons même que sa reconnaissance pour cette Ecole fut mitigée au dire de Gui-Patin qui écrit le 7 juillet 1654 à Ch. Spon (1) : « M. Pecquet m'a visité hier céans avec M. de Sorbière et M. de Prat. Il répond à M. Riolan sans injure, dit-il ; il dit que Courtaud ne sait rien et qu'il n'y a dans Montpellier ni science, ni religion, il méprise fort toute l'Ecole. » Il restait cependant en relation avec ses professeurs. Gui-Patin écrit à Ch. Spon le 21 avril 1655 : « Pour M. Pecquet, je doute fort s'il voudrait quitter son maître, qui est frère d'un surintendant des finances et avec lequel il est fort bien, pour être professeur à Montpellier. Peut-être que ce Rivière, qui est un homme affamé, voudrait lui avoir donné cette sienne profession pour quelque récompense présente » et le 6 juin 1655 : « Je viens de rencontrer M. Pecquet, lequel m'a dit qu'il avait le brevet de la chaire de Montpellier vacante par la mort de M. Rivière, mais que son maître, l'évêque d'Agde, ne voulait pas qu'il le quittât, ni le laissât aller demeurer à Montpellier, de quoi lui-même n'est point fâché à ce qu'il m'en témoigne, disant que cela a servi d'occasion à faire

1. Charles Spon (1609-1684) médecin de Lyon, docteur de Montpellier.

parler son maître. » Malgré son attachement à son médecin, François Fouquet n'allait pas tarder à se priver de ses services en faveur de son frère le surintendant des finances Nicolas Fouquet.

Pecquet et Fouquet. — On lit dans *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, de M. de Marville, t. II p. 1 : « Il avait été choisi par le surintendant Fouquet pour son médecin de plaisir, c'est-à-dire pour l'entretenir à ses heures perdues des plus jolies questions de la physique, ce que Pecquet faisait admirablement ; il avait l'esprit vif et remuant et tout propre à faire des découvertes. Il venait d'ordinaire aux conférences de M. Rohault, il s'y faisait écouter autant que personne. Ce fut là que, le voyant d'ordinaire, je liai amitié avec lui, comme avec un homme de fort bon commerce. » On ne peut dire à quelle date exacte Pecquet passa au service du surintendant ; probablement en 1656, car en 1655 il était encore au service de l'évêque d'Agde et dans le fameux projet trouvé à St-Mandé, rédigé par le surintendant en 1657 pour se préparer un asile en cas de disgrâce, on lit : « Si j'étais mis en prison, peu de temps après, on dirait que je suis malade et on tascherait d'obtenir que Pecquet, mon médecin ordinaire, vint demeurer avec moi et s'enfermer dans la prison. » Les événements devaient réaliser avec une étrange exactitude cette disposition du projet du surintendant.

Jaloux du titre de protecteur des sciences comme

il l'était de celui de protecteur des lettres, le surintendant Fouquet avait assuré à Pecquet, comme à d'autres, des loisirs qu'ils devaient consacrer à l'avancement des sciences. Pecquet, en effet, ne resta pas inactif. L'année 1655 avait été fort remplie pour lui par sa polémique avec Riolan. Mais le 14 janvier 1656 Bogdan, étudiant danois de passage à Paris, écrit à Bartholin : « Pecquet m'a montré un opusculé presque terminé sur l'analyse du sang, du liquide péricardique, de la lymphe, du chyle, de la sueur, de l'urine et du liquide amniotique qui nourrit le fœtus d'après Harvey, ce que nie Pecquet. Nous en avons discuté plus d'une heure et, d'après ses discours, j'ai compris quel sagace anatomiste et quel érudit c'est, malgré ce qu'en dit Riolan. Il a développé des considérations curieuses sur les nerfs, sur leurs terminaisons qu'on retrouve partout, en particulier autour des fibres musculaires. » Le 25 mai 1656, Pecquet lui-même écrit à Bartholin : « Je vous enverrai le résultat de mes réflexions sur l'usage, déjà expérimenté par moi, des voies lymphatiques que vous avez découvertes. » Tout ceci prouve que Pecquet a continué ses recherches anatomiques et lorsque Gui-Patin écrit ironiquement le 6 novembre 1657 : « M. Duprat me vint voir hier ; il m'a dit que M. Pecquet s'amuse à distiller des eaux minérales des diverses fontaines, qu'il ne fait autre chose et qu'il n'écrit rien du tout » il montre simplement quelle diversité d'aptitudes présentait Pecquet, à la fois physicien, chimiste et anatomiste.

Bientôt, des circonstances indépendantes vinrent entraver sa carrière, en lui donnant d'ailleurs l'occasion de faire, par un dévouement rarement égalé, la preuve de qualités morales de même valeur que les dons intellectuels qui lui avaient été départis. Nicolas Fouquet, son protecteur, fut arrêté le 5 septembre 1661 et conduit le 7 au château d'Angers. Gui-Patin, dans une lettre à Falconnet (1) du 21 septembre 1661 écrit : « Je ne sais ce que peuvent être devenus M. Pecquet et Robert de Belleval, mais voilà leur marmite renversée par la disgrâce de M. Fouquet. Jamais Pecquet ne l'a traité, il n'était là que pour les laquais. Croyez-moi, c'est un homme qui ne sait pas grand'chose. » Opinion malveillante s'il en fut. Nous avons vu que Fouquet lui-même l'appelait son médecin ordinaire. Louis XIV, sur l'intervention du ministre Le Tellier, s'adressant le 7 septembre 1661 à d'Artagnan chargé de garder Fouquet, s'exprime ainsi : « M. d'Artagnan, Ayant trouvé bon que le sieur Pecquet, médecin qui a accoutumé de traiter le sieur Fouquet, se rende près de lui en mon château d'Angers, je vous fais cette lettre pour vous dire que vous ayez à l'y recevoir pour y être renfermé avec le sieur Fouquet, sans pouvoir en sortir, ni avoir communication avec qui que ce soit du dehors. Nantes 7 septembre 1661. »

Ainsi débutait une captivité volontaire qui devait durer trois ans et demi. Avant son départ de Nantes,

1. André Falconnet, docteur de Montpellier établi à Lyon.

Pecquet avait pu, dans une courte entrevue avec Gourville, apprendre tout ce que l'on savait de la situation : l'exil de Mme Fouquet, la saisie des papiers et des biens ; ce furent les dernières nouvelles qu'il reçut du dehors. En octobre 1661, Fouquet était à toute extrémité. Pecquet, souffrant lui-même, exprima le désir de conférer avec les médecins d'Angers et de Paris. Après un long échange de correspondances, on autorisa une consultation par écrit. Malgré cela, l'inquiétude gagna Pecquet. Jugeant nécessaire d'ordonner un remède un peu fort, et en présence de l'état de faiblesse du malade n'osant pas s'y hasarder, il fit part à Fouquet de son appréhension ; « Je passay par-dessus, dit le prisonnier et Dieu bénit le remède ; ma fièvre diminua et devint quarte simplement. »

Pecquet suivit Fouquet au château d'Amboise, puis à Moret. En décembre 1662, Fouquet fut placé dans un carrosse, où entrèrent avec lui Pecquet et La Vallée, son valet de chambre, et transféré à Vincennes dans la première chambre du donjon. La pièce assez grande était augmentée de quelques cabinets pour le médecin et le domestique, seuls autorisés à parler au surintendant.

Le 18 juin 1663, les archives de la Bastille portent l'ordre d'entrée de Fouquet avec Pecquet et La Vallée. Là, Fouquet fut autorisé à préparer sa défense et à rédiger les mémoires nécessaires ; on peut supposer que Pecquet, qui rédigeait fort bien en français, lui servit de secrétaire.

Le 20 décembre 1664, Fouquet était condamné au bannissement ; le lendemain Louis XIV aggravait le châtement, commuant la peine en prison perpétuelle. Le lundi 22 décembre, lecture du jugement est donnée au condamné dans la chapelle de la Bastille à 10 heures du matin ; puis Fouquet est ramené dans sa chambre, pendant qu'on conduit Pecquet et La Vallée dans une autre pièce de la prison. Il faut ici laisser la parole à Mme de Sévigné qui écrit à M. de Pomponne : « On a séparé de lui Pecquet et La Vallée et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer ; ils faisaient un bruit si étrange que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler, car il semblait que c'était un arrêt de mort qu'on vint de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille, on ne sait ce qu'on en fera... »

Quant à Fouquet, une heure après la lecture du jugement, il partait en carrosse escorté pour la forteresse de Pignerol, où il devait mourir en 1680.

Mme de Sévigné écrit en janvier 1665 : « Pecquet et La Vallée sont encore à la Bastille. Y a-t-il rien au monde de si horrible que cette injustice ? ». Confident des secrètes pensées du surintendant, Pecquet fut gardé par précaution jusqu'au 26 février 1665. Sa première démarche fut pour obtenir de rejoindre son maître à Pignerol et d'y partager sa captivité. Cette faveur lui fut refusée et il fut reconduit à Dieppe. Selon le mot de Mme de Sévigné « cette conduite en vérité est admirable ». Le surintendant, tou-

ché par son attachement, avait dit que « Pecquet rimait et rimerait toujours avec Fouquet ». En février 1655, un an après la mort de Pecquet, le malheureux Fouquet souffrant était assez ignorant des choses du dehors pour écrire à sa femme : « Envoyez à M. Pecquet qui sait mon tempérament un petit mémoire. »

Pecquet à l'Académie des Sciences. — Pecquet resta fort peu de temps à Dieppe et par Mme Fouquet obtint son rappel. Quand il rentra à Paris, sa réputation scientifique était telle que Colbert, adversaire juré de Fouquet, ne lui tint pas rancune de son dévouement au surintendant. Lorsque le roi lui laissa le soin de joindre des physiciens à la compagnie des mathématiciens qui composaient l'Académie Royale des Sciences, Colbert, sur sept nouveaux membres, choisit deux médecins : Jean Pecquet et Louis Gayant, chirurgien juré, connu seulement pour avoir défendu les idées et les expériences de Pecquet. Voici donc Pecquet académicien à 44 ans. Il suivait assidûment les séances et on trouve de lui quelques communications. Le 27 mars 1667, avec ses deux collègues Gayant et Perrault, il relate une dissection dans laquelle il croit découvrir une communication du canal thoracique avec la veine rénale. Il ajoute cependant prudemment « on ne doit rien inférer d'un seul sujet ». En juillet 1668, on trouve une note « sur le sujet des vers qui se trouvent dans le foye de quelques animaux ».

En 1669, Pecquet publie une lettre sur « une nouvelle découverte touchant la vue » faite par Mariotte. Celui-ci, après avoir décrit le phénomène portant son nom et aujourd'hui bien connu, en avait conclu que la vision était l'apanage de la choroïde, et non de la rétine. Pecquet, guidé par son admirable bon sens et s'appuyant sur la dissection des yeux dans les diverses espèces animales, défendit la thèse rétinienne. Il voit nettement le rôle protecteur du pigment choroïdien, déclare que « la rétine, par le moyen du nerf optique dont on peut dire qu'elle est une production, tire sa première origine du cerveau » et donne du phénomène de Mariotte une explication assez plausible pour l'époque.

En 1670, il est signalé comme se livrant à la dissection d'animaux rares, tels que lions, panthères, avec ses collègues de l'Académie. Et c'est tout.

Mme de Sévigné et son médecin. — La perte de son protecteur lui faisait une nécessité d'exercer la médecine. Il est cité comme faisant partie de cette Chambre Royale des médecins de province exerçant à Paris, fondée par Saint-Germain en 1672, dissoute en 1673. Une illustre cliente; par sa correspondance, permet de le suivre pendant quelques années : c'est Mme de Sévigné, l'amie fidèle de Fouquet. Le 15 mars 1671, elle écrit à Mme de Grignan : « Le petit Pecquet était au chevet de mon lit pour un épouvantable rhume qui sera passé quand vous recevrez cette lettre. Nous par-

lions de vous. » Il est bon de noter que le « petit Pecquet » avait alors 49 ans et la marquise 45. C'est lui qui, en 1670, avait délivré Mme de Grignan, qui avait accouché un peu vite, en l'absence de la RobINETTE, sa sage-femme. Par lui est choisie la nouvelle nourrice. En avril 1671, il soigne les indispositions du nourrisson. On n'hésite pas à lui confier la « restauration » du fils de Mme de Sévigné qui, en rendez-vous galant, s'était trouvé inférieur à sa bonne fortune.

Le 11 avril 1671, « Ecrivez quelque amitié à Pecquet ; il a eu des soins extrêmes de ma petite-fille » écrit la marquise. En décembre de la même année : « J'ai envoyé quérir Pecquet pour discourir de la petite vérole de votre enfant ; il en est épouvanté, mais il admire sa force d'avoir pu chasser ce venin et croit qu'elle vivra cent ans après avoir si bien commencé ». Enfin, en juillet 1672 : « l'enfant a une très jolie petite vérole volante dont elle n'a point été du tout malade ; ce que le petit Pecquet a traité en deux visites aurait été un grand embarras si elle avait été à Livry. »

La fin de sa vie. — A partir de ce moment, on ne sait rien de précis sur Pecquet jusqu'à sa mort en février 1674.

Un acte du 31 décembre 1670 apprend qu'il est propriétaire d'une maison estimée 26.000 livres, sise rue de la Huchette à Paris. Enfin, M. de Marville ajoute à la physionomie du personnage un trait peu

flatteur : « Depuis la disgrâce de Fouquet, m'étant retiré en province, je n'entendis plus parler de lui jusqu'en 1670, où je le rencontrai chez un de mes amis à la campagne. Quand je ne l'aurais pas reconnu à l'air de son visage, son haleine me l'aurait fait sentir à cause de la méchante habitude qu'il avait de boire de l'eau-de-vie. Il en conseillait l'usage à tous ses amis comme un remède à tous les maux ; mais l'eau-de-vie fut pour lui une eau de mort, elle lui brûla les entrailles et lui avança ses jours qu'il aurait pu employer utilement au service du public. » Le trait manque de bienveillance, bien que ce fût déjà un mérite d'avoir apprécié le rôle de l'alcool en thérapeutique. Cependant, il est permis de se demander s'il n'y avait pas dans ce propos une bonne part d'exagération. Toujours est-il qu'il a été religieusement repris par tous les historiens de la médecine sous le grand Roi. L'un d'eux, citant de Marville : « Comme si on ne pouvait jamais être entièrement heureux chez les grands, son cheval (de Pecquet) s'étant abattu sous lui dans les rues de Paris, il eut la jambe cassée », en conclut que Pecquet faisait un tel abus des liqueurs qu'il ne pouvait en fourcher sa monture.

Cette conclusion est peut-être bien erronée et, le témoignage de De Marville (pseudonyme du père Bonaventure d'Argonne) étant le seul que nous possédions à ce sujet, Pecquet doit au moins bénéficier d'un doute sur ce point. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de l'illustre Pecquet, ainsi qu'on l'appela jusqu'à sa

mort, devait au moins en partie lui survivre. Il nous faut maintenant l'exposer et lui donner la place qu'elle mérite dans la rénovation des sciences anatomo-physiologiques au xvii^e siècle.

L'ŒUVRE DE PECQUET

Nous avons vu que Pecquet avait cultivé avec ardeur les sciences physiques, la géométrie. De nombreux principes de physique sont exposés dans ses théories de la circulation. Il aurait publié un très rare *Traité de l'équilibre des liquides*. Nous avons vu aussi que les analyses de liquides organiques, d'eaux minérales ne le rebutaient point et sa controverse avec Mariotte montre l'étendue et la diversité de ses connaissances. Toutefois, l'œuvre par laquelle il a mérité de passer à la postérité c'est la découverte, non de la seule citerne qui, assez bizarrement, a immortalisé son nom, mais de toute la circulation du chyle. Pour bien saisir la portée de ces travaux, il est nécessaire de rappeler en quelques mots l'état des sciences anatomiques au début du xvii^e siècle en ce qui concerne le sang et, comme l'on disait alors, la sanguification.

Pour Galien, c'est un organe unique, le foie, qui forme le sang ; c'est le foie qui le répand dans toutes les parties de l'économie : pour les parties inférieures par la veine cave inférieure et par la veine porte, pour les parties supérieures par l'oreillette droite du cœur, organe-source de la chaleur animale. Quant aux

artères, elles sont remplies, grâce à la porosité de la cloison interventriculaire, d'un sang subtil qui a pour fonction de porter partout le mouvement et la vie. La circulation elle-même se fait par une sorte d'oscillation, de marée qui, partie du foie, se transmet vers la périphérie et réciproquement. Le foie suce le chyle par les veines mésaraiques et les « Lactés », les intestins, attirent le sang par les mêmes veines pour leur nourriture ; leur contenu varie suivant l'heure. Le foie filtre le chyle : la vésicule biliaire en attire les parties les plus légères, la rate les plus épaisses, le rein les parties aqueuses. Le chyle purifié se transforme en sang « de même que le moût de raisin mis en cuve se change en vin ».

Telles étaient les formidables erreurs qui régnaient dans les esprits au début du xvii^e siècle. Mais il faut bien dire que l'obscurité commençait à se dissiper lorsque Pecquet se mit au travail. Après la découverte de la petite circulation par Servet en 1553, William Harvey, en 1628, avait démontré la circulation du sang. Sans doute, on ne comprit pas dès le début toute la portée de ces notions et Harvey fut l'objet de violentes attaques de la part de Riolan. Cependant, c'est hanté par cette grande découverte que Pecquet va effectuer la sienne. Guidé par l'esprit philosophique, l'esprit d'examen et de critique, dont les inspireurs sont Descartes et Pascal, il va achever de détruire le monument des théories galéniques en démontrant que le chyle n'aboutit pas au foie.

Pecquet avait eu des précurseurs. En 1563, Eustachi, professeur à Rome, avait vu le canal thoracique du cheval dont il méconnut l'origine et la fonction. En 1622, date mémorable, Aselli, professeur à Pavie, découvre les chylifères, les veines lactées ; il distingue fort bien le courant du chyle vers la racine du mésentère, mais fait aboutir ses veines lactées dans les groupes ganglionnaires, le pancréas d'Aselli ; il croit qu'elles se dirigent ensuite vers le foie. La dignité du foie était sauve. Harvey cependant méconnaît la valeur de la découverte d'Aselli en écrivant : « Il est évident que le chyle est porté des intestins au foie par les veines mésentériques et il n'est pas nécessaire que nous cherchions une nouvelle voie par les veines lactées. »

Telles sont les données sur lesquelles Pecquet édifie son œuvre. « Il manquait, dit le régent Mentel dans une lettre à l'auteur, un couronnement à la découverte d'Aselli et un point de départ à celle d'Harvey ; c'est toi, Pecquet, qui, au grand bénéfice de la médecine, a soupçonné, puis découvert cette nouveauté nécessaire. » On ne peut que souscrire à cette opinion qui résume bien l'œuvre de l'anatomiste français.

C'est en 1651 que parut en latin le livre de Pecquet, « *Joannis Pecqueti Diepœi Experimenta Nova anatomica*. Nouvelles expériences anatomiques par lesquelles sont découverts un réceptacle du chyle inconnu jusqu'alors et les vaisseaux lactés allant à travers le thorax jusque dans les vaisseaux sous-

claviers avec deux figures ». Il fut rapidement reproduit : à Amsterdam en 1651, petite édition in-16°; à Gênes en 1653 dans l'œuvre d'un certain Munier. Il en publia lui-même une deuxième édition à Paris en 1654.

Les exemplaires de l'édition de 1651 sont assez rares; il en existe un à la Bibliothèque Sainte-Genève et un autre à la Bibliothèque Nationale. C'est sur celui-ci qu'a porté notre étude. Ce volume in-4°, de 108 feuillets, comporte une épître dédicatoire à François Fouquet et trois lettres d'approbation des docteurs Pierre de Mersenne, Jacob de Mentel et Auzoux. Quant à l'ouvrage proprement dit, il se divise en deux parties : dans la première, la plus intéressante, est relatée la découverte des voies lymphatiques et du réservoir du chyle; la deuxième comporte une dissertation sur la circulation du sang et du chyle.

Cet exemplaire de la Bibliothèque Nationale présente une particularité curieuse : on a relié à la suite du texte en latin une dizaine de feuillets qui, selon l'inscription portée en tête du premier, seraient de la main de Pecquet et qui sont un résumé en français de sa découverte et aussi un feuillet intitulé « Rapport du chirurgien Bertrand qui a fait la dissection d'un corps dont les parties internes étaient transposées. »

De l'épître dédicatoire retenons quelques idées : Pecquet ne se fait pas d'illusions sur l'accueil qui attend son livre. Il a « hésité longtemps avant de le publier et a forcé d'impétueux élans à s'effacer

devant un silence plein de sécurité ». Puis une proclamation de foi, nouvelle pour l'époque : « La nature de ce livre est de se fier entièrement au témoignage des sens, peu au raisonnement. » Nous allons maintenant exposer ses découvertes, nous appuyant tantôt sur le texte latin, tantôt sur le résumé en français dont la rédaction semble bien être de Pecquet.

Le mémoire de Pecquet

CHAPITRE PREMIER.— Pecquet rend justice à Aselli « *Non ei parum debes* ». Mais celui-ci fait aboutir les chylifères dans les glandes, le pancréas d'Aselli. D'autres, comme Riolan, les font aller partie au foie, partie au tronc de la veine cave ou de la veine porte ; c'est leur mauvaise chance qui leur a fait mal voir, plutôt que leur négligence. N'importe qui peut voir le réceptacle du chyle. « De là, le chyle arrive aux rameaux sous-claviers et, par la veine cave supérieure, est précipité dans le gouffre du cœur, pour y être brassé et transformé en substance alimentaire. »

CHAPITRE II. — Après une profession de foi de modestie « sa découverte est un présent de la fortune jouant avec un ignorant », Pecquet explique comment il y a été amené. Il ne recherchait pas le trajet du chyle, mais laissant de côté les dissections « science muette et glacée », il voulut expérimenter sur les animaux vivants et, guidé par la

découverte d'Harvey, se mit à étudier les mouvements du cœur. Laissons-lui la parole : « J'avais levé le cœur d'un chien que j'ouvris tout vif pour le voir battre sur une table et ne songeais à autre chose qu'à compter les systoles et les diastoles, lorsque j'aperçus une substance blanche comme lait et qui décollait de la veine cave supérieure dans le péricarde. J'examine cette substance et n'ayant pu découvrir aucun abcès qui l'eût pu produire, comme j'en avais eu la pensée, j'ouvris la veine cave supérieure en sa longueur et je m'aperçus que cette substance qui n'avait d'autres goût, odeur, couleur que le chyle, venait des rameaux sous-claviers où je trouvais un peu au-dessus des jugulaires les trous par où cette liqueur laiteuse entraient dedans la veine cave. » Mais l'écoulement cesse avec la vie de l'animal ; d'où provenait le liquide ? Pecquet presse le cou, le thymus, remue les membres antérieurs sans résultat. « Je crus que le mésentère pouvait avoir envoyé ce lait par des canaux qui jusque alors étaient inconnus. A peine eus-je un peu pressé sur le mésentère dont les lactées n'étaient pas du tout épuisées que je vis sortir le lait tout pur de ces deux sources que j'avais remarquées dans les sous-claviers ».

Quelle route suivait le chyle du mésentère aux vaisseaux sous-claviers ?

CHAPITRE III. — Pressé par l'impatience des spectateurs, Pecquet ouvre un autre chien ; on ne voit même pas les chylières. « Les censeurs renfro-

gnés et graves nient leur existence et sourient d'un air méprisant. » Pecquet ne se décourage pas. « Je continuay de rechercher ces vaisseaux lactés dans une infinité de chiens que je nourris à ce dessein. » Enfin, il ouvre un chien qui avait fait un bon repas quatre heures avant ; il concentre ses observations sur le thorax, rabat le poumon droit sur la gauche pour observer à loisir la région thoracique profonde. « Je porte mes regards, dit-il, sur les faces latérales des plus hautes vertèbres dorsales et je ne sais quelle chose blanchâtre, semblable aux canalicules du chyle apparait à mes yeux, déroulant ses sinuosités, rampant un certain temps contre la colonne vertébrale. » Pecquet lie ce canal un peu au-dessous de la clavicule ; il s'affaisse au-dessus de la ligature, se gonfle au-dessous. « Comme le moindre oubli serait une faute, comme je n'ose croire à mes yeux pour porter un jugement définitif, j'interroge le côté gauche de la colonne vertébrale et je trouve un deuxième canal que je lie au même niveau que le précédent. Laschant la mesme ligature qu'ils portaient, j'ouvre les veines sous-clavières et observe d'un œil avide ; les ruisselets lactés s'écoulent en quantité dans la veine cave. Je conduisis ces canaux depuis ces trous jusqu'au diaphragme avec grand soin et les trouvay étendus sur l'épine du dos, tantôt se réunissant, tantôt s'envoyant des branches l'un à l'autre ; j'en trouvay deux pour l'ordinaire. »

Sur l'exhortation des spectateurs, on regarde si aucun canal lacté ne va vers la tête ou les membres ;

les valvules des jugulaires barrent leur accès au chyle. Pecquet conclut que tout le chyle conflue dans les vaisseaux sous-claviers.

CHAPITRE IV. — Pecquet suit vers le bas les canaux qu'il a trouvés, il étudie leurs rapports dans le thorax ; au-dessous du diaphragme, il voit les deux canaux se fusionner en une ampoule à parois minces, mais brusquement l'ampoule se déchire, les vaisseaux lactés disparaissent. Tout est à recommencer.

CHAPITRE V. — Chez un nouveau chien bien nourri, il lie les deux troncs lactés à leur embouchure dans les sous-clavières pour éviter l'écoulement du chyle. Il ouvre les rameaux vasculaires qui se rendent au foie pour voir si l'un d'eux laisse écouler du chyle. Aucun résultat. Il épargne le mésentère qu'il lie près de sa racine, mais ouvre la veine porte et ses branches, fend la veine cave depuis les iliaques jusqu'au diaphragme. Pas trace de chyle.

Donc voilà toutes les théories anciennes : apport au foie, passage par les veines mésaraïques ou la veine cave inférieure, qui sont détruites. Et Pecquet incontinent fend le diaphragme avec précaution, met le tronc de l'aorte à découvert et sous lui, à la naissance des artères diaphragmatiques, voit les deux canaux lactés se réunir pour former le réservoir, receptaculum, du chyle. « Alors, substituant les doigts aux yeux, je tâte le refuge du chyle, en appuyant l'index sur tous ses points et mon scalpel

prudent dégage les enveloppes qui le voilent sans toutefois le séparer de l'aorte. »

Pecquet précise sa position, ses moyens de fixité, ses rapports : « Ayant coupé le foie, la rate, le mésentère, je le trouvais encore en sa plénitude et sans qu'il se deschargeât. D'où je jugeai que le chyle n'allait point au foie, ni à la rate, puisque, étant jettés dehors, il ne laissait pas de se conserver dans ce réservoir. Il me fut aisé pour lors de remarquer les valvules des vaisseaux lactés du thorax qui ne deschargent point leur chyle par une ouverture que j'avais faite au réservoir. Il ne me restait plus qu'une chose à voir qui est la communication des veines lactées du mésentère avec ce réservoir. Je lie le plus près que je peux de ce réservoir les veines lactées d'Asellius pour y arrêter ce lait ; je crève mon réservoir et le chyle restant sorty, je délie les veines lactées du mésentère et alors je vois que le lait qu'elles contenaient s'écoule tout par le trou que j'avais fait à ce réservoir. »

Chemin faisant Pecquet expose le rôle de relais « d'hostellerie » des ganglions constituant le pancréas d'Aselli.

CHAPITRE VI. — « Tu connais, lecteur, toute l'histoire des veines lactées. J'ai resserré dans l'espace de trois dissections le travail assidu de près de trois années ; le sacrifice de trois chiens te donnera ce que la dissection de plus de cent animaux m'a enfin livré avec peine. »

Pecquet, en effet, avait poursuivi ses recherches

« non seulement dans les chiens dont j'ai fait mourir un grand nombre, mais encore dans les bœufs, veaux, chevaux, pourceaux et dans les moutons, où j'ai trouvé cela en particulier que souvent il n'y a qu'un vaisseau lacté dans le thorax, mais fort gros ».

Enfin, un dernier point important « Je ne die rien des hommes parce que je n'ai pas eu l'occasion d'en ouvrir de tout nouvellement exécutez, comme fit, au témoignage de Gassendi, Perescheius quand il y trouva la preuve des veines lactées dans le mézen-taire... Je ne doute pourtant point que les hommes n'aient les mesmes vaisseaux et que leur foye ne soit aussi inutile pour l'aimatose que celui des animaux qui ne fait jamais de sang et ne sert que pour échauffer le ventricule, filtrer la bile et les impuretés de la masse sanguinaire. » Pecquet, en effet, était trop petit personnage pour disposer des corps des condamnés : aussi se garde-t-il de toute généralisation hâtive.

Ce mémoire est accompagné de deux figures représentant : l'une, le réservoir, les deux canaux et leur abouchement en une sorte de schéma ; l'autre, les mêmes organes en place chez un chien après éviscération.

Comme on le voit, cette première partie est remarquable à tous points de vue ; l'exposé de la question y est fait avec une clarté parfaite et il n'est pas jusqu'au style qui ne gradue les effets de la découverte pour tenir le lecteur en haleine et l'intéresser au suc-

cès de l'auteur. A vrai dire, la gloire de Pecquet n'eût rien perdu à ce qu'il s'en fût tenu là.

La deuxième partie du volume, consacrée à l'étude de la circulation du sang et du chyle, est moins originale quoique souvent exacte. Pour la circulation sanguine, Pecquet refait les expériences d'Harvey : la ligature des vaisseaux, leur ouverture, la démonstration des valvules et le sens de la circulation dans les veines et dans les artères. Il donne une description très satisfaisante de la circulation fœtale et le passage sur la veine porte est à citer « Ayant lié les gros rameaux splénique et mésentérique proche le tronc, j'ay trouvé que ces rameaux se sont gonflés vers leurs ligatures depuis leurs extrémités et qu'ils se sont vidés depuis les mêmes ligatures jusqu'au foie avec beaucoup de vitesse, ce qui s'est fait tant de fois que je ne puis comprendre comme M. Riolan a un autre sentiment touchant cette matière. La veine porte fait l'office des veines portant le sang des extrémités à son tronc et l'office d'artère portant et distribuant le sang de son tronc par les extrémités de ses racines dans le foye. »

Pecquet, à l'aide d'une série d'expériences physiques où se révèle le disciple de Pascal, combat la théorie de la circulation basée sur le principe du siphon. Il met en lumière le rôle de la systole cardiaque en reconnaissant qu'elle ne suffit pas pour le retour du sang dans le cœur. « Je découvre les causes partielles du mouvement du sang qui suit la systole du cœur, la contraction des membranes qui

naturellement se resserrent, étant dilatées par une humeur étrangère qui les y contraint et la compression des muscles et des parties externes, comme pourrait estre la dilatation des poulmons et fait voir que ces trois causes concourent pour le retour du sang et que quand l'une meurt l'autre supplée à son défaut. »

Pour la circulation du chyle, ses conclusions ne sont pas moins justes. « Les mouvements du chyle, depuis les intestins jusqu'aux sous-claviers, je l'attribue tant à la compression des parties externes causée par la respiration, contraction des muscles, battement des artères qu'à la contraction naturelle des veines lactées. »

Dans ses derniers chapitres, Pecquet cherche à tirer les conclusions de sa découverte et il faut reconnaître qu'il est moins heureux que dans l'exposition de ses travaux. Il fait de son réservoir une sorte de filtre qui répartirait le chyle vers le cœur, vers les reins ou même vers les capsules surrénales, tout ceci en contradiction avec ses premières affirmations. Enfin, il termine en proclamant qu'il faut enlever au foie sa gloire usurpée et lui rendre la fonction qui est la sienne, l'élaboration de la bile aux dépens du sang et non du chyle comme l'enseignaient les anciens.

Telle est l'œuvre maîtresse de Jean Pecquet. « Sans doute depuis cette époque il a fallu revoir tous ces faits et par un long détour la science en est revenue en partie du moins aux idées de Galien

mieux comprises et surtout mieux démontrées. » Mais, dans l'état des sciences physiologiques en 1651, ce mémoire apportait une lumière aveuglante ; aussi produisit-il dans le monde avant à son apparition un effet dont nous ne pouvons aujourd'hui comprendre l'ampleur. Nous avons vu quelle en fut la conséquence pour Pecquet : il dut quitter Paris, mais c'est avec une auréole de gloire qu'il arriva à Montpellier. Les éloges les plus enthousiastes lui sont décernés : Auzoux, collaborateur de Pascal, écrit : « Ton siècle attend beaucoup de toi, se basant sur le fruit si important de tes jeunes années et sur la diversité de tes connaissances en tous genres. » Thomas Bartholin dans son livre « *Des vaisseaux lactés thoraciques* » s'exprime ainsi : « Récemment, pour la gloire éternelle de son nom, Jean Pecquet de Dieppe, médecin parisien, a affirmé publiquement à Paris en 1651 le trajet du chyle après trois ans d'observations. »

Jusqu'à la fin de sa vie, l'anatomiste resta « l'illustre Pecquet ». Est-ce à dire qu'il n'eut pas de contradicteurs ? Loin de là, et il nous faut envisager à présent la polémique qui s'engagea autour de son livre ; c'est là un épisode important de la grande querelle des Anciens et des Modernes.

LA POLÉMIQUE

Sur le mémoire de Pecquet, les avis des savants furent partagés : les uns se prononcèrent en sa faveur, l'anatomiste danois Bartholin fut leur chef ; les autres, avec Riolan à leur tête, le combattirent âprement.

Pecquet et Bartholin. — En 1651, Bartholin écrit de Copenhague à Coringius, professeur à Helms-tadt : « Le Français Jean Pecquet a observé dans une dissertation récente, par un bonheur inouï au-dessus de son âge, un nouveau réservoir du chyle sous le mésentère, suçant le chyle des veines lactées du mésentère et le refoulant par des canaux blancs d'un trajet continu jusqu'aux vaisseaux sous-claviers... mais vers le foie il n'a vu aller aucune veine lactée. » Bartholin refait l'expérience, retrouve le réservoir, mais persiste à croire que des chylières se dirigent vers le foie. Arniseus de Copenhague exprime un avis identique dans une lettre de mars 1652. Il ajoute « Je vous avais dit le vif désir que j'avais de lire le nouveau mémoire de Pecquet dont je loue le bonheur et l'habileté. D'un coup, cette découverte renverse les objections de Galien et les petits raisonnements des médecins en faveur du foie. Nous devons donc

des louanges à Pecquet. » En mai 1652, Bartholin lui répond : « Je ne puis pas cependant encore abandonner le foie, quoique je sois favorable au cœur. Pecquet nie que les vaisseaux blancs d'Aselli aillent au foie ; cependant ils ont été vus par tous jusqu'à présent. Par Junon, je les ai montrés et pas une fois et encore je combats pour eux quoique mon esprit ait commencé à vaciller. J'ai vu bien des choses nouvelles et, si je ne me trompe, je présenterai bientôt un nouveau genre de vaisseaux dont je n'ose encore parler publiquement avant d'avoir confirmé mes pensées par de nouvelles recherches, si bien qu'à cause de celles-ci Pecquet pourrait avoir raison de ne pas admettre de chylières allant vers le foie. »

Ces extraits de lettres un peu longs montrent bien l'évolution qui s'est faite dans l'esprit de l'anatomiste danois et qui se traduit dans ses livres.

En 1652, c'est la « *Dissertation des vaisseaux lactés thoraciques* ». Bartholin vérifie la découverte de Pecquet chez des suppliciés, voit plus ou moins bien le réservoir qu'il appelle glandes lombaires, reconnaît qu'il n'y a qu'un seul canal, à gauche, mais soutient que des chylières se rendent au foie et se base sur ce fait pour assurer que le chyle se divise en deux parties qui se rendent respectivement au cœur et au foie. On ne peut donc retirer à celui-ci la sanguification et c'est bien aux dépens du chyle qu'est éliminée la bile.

Au contraire, en 1653, les dernières objections à la théorie de Pecquet sont tombées et la découverte

de ce dernier l'a mis sur la voie d'une découverte plus importante encore, celle des lymphatiques. Dans son ouvrage « *Vaisseaux lymphatiques et obsèques du foie* », dédié à Riolan, il reconnaît avoir combattu Pecquet pour le foie. Il a étudié ces fameux chylifères qui se rendaient au foie, il a cherché le sens du courant du liquide qu'ils contiennent et vu qu'ils se rendent du foie au réservoir : c'étaient les lymphatiques du foie. Il observe ces vaisseaux dans les membres, généralise sa découverte et ne peut s'empêcher de composer au foie, désormais dépouillé de ses principales prérogatives, une épitaphe burlesque.

Pecquet, tenu au courant des recherches de Bartholin, avait de suite vérifié ses expériences et conclu à leur exactitude. Bogdan écrit à Bartholin, de Paris, en 1656 : « Pecquet soutient la nécessité des voies lymphatiques instituées par la nature pour recevoir la partie la plus légère du sang, tandis que les veines véhiculent la portion la plus épaisse. »

Ces deux esprits éminents, malgré la distance considérable pour l'époque qui les séparait, échangeaient entre eux le résultat de leurs recherches et se complétaient harmonieusement. Contre ces deux anatomistes solidarisés par la communauté des idées se dressa un adversaire redoutable, le prince de l'anatomie, Jean Riolan (1580-1657).

Riolan contre Pecquet. — Professeur d'anatomie à la Faculté de Paris, il est le représentant de

la science officielle et partisan absolu de l'autorité. Anatomiste de talent dont « *l'Anthropographie* » est remarquable, il aurait mérité, d'après Sprangel, le titre de Prince de la controverse. « Sorte de dictateur de l'anatomie, il repousse toutes les idées nouvelles contraires à la tradition. Nourri des doctrines de la Faculté de Paris, il s'était comme identifié avec Galien et il lui paraissait insensé qu'on songeât à le contredire sur les points essentiels. » Il avait déjà combattu Harvey : « Tu as cherché à prouver beaucoup de choses absurdes et un plus grand nombre de fausses, les mouvements du cœur sont connus de Dieu seul. » Harvey, vieilli, s'était assagi et rejetait la découverte d'Aselli. Dans une lettre au botaniste Morisson, alors à Blois, le 4 mai 1652, il admire l'adresse de Pecquet et la sûreté de son jugement, mais il craint que ses facultés de raisonnement ne l'entraînent au delà de ce que le témoignage des sens permet d'affirmer.

Il était dévolu à Riolan de combattre « la licence des opinions modernes », D'ailleurs, nous l'avons vu, il avait des raisons personnelles de poursuivre Pecquet et ses partisans. Dès 1652, il publie un opuscule « *Commentatio adversus novum de Venis lacteis commentatum* » où il expose ses idées maîtresses ; puis, Bartholin étant descendu dans l'arène, Riolan, en 1653, attaque ses deux adversaires dans son « *Novum Judicium de venis lacteis* ». La polémique alors bat son plein. Les arguments de Riolan sont toujours agrémentés d'attaques personnelles :

Pecquet est trop jeune, c'est un philiater qui a publié son livre sans prévenir les autorités compétentes, c'est-à-dire Riolan. Dans le livre dont on loue le style, on trouve les ornements littéraires des rhéteurs jésuites qui l'ont éduqué, autrement dit ce sont eux qui ont traduit son œuvre. C'est un Normand roublard, un prestidigitateur qui a truqué ses expériences. Il importe à l'Ecole de Paris de châtier l'insolence de ce jeune homme qui ne doit pas être appelé, comme Bartholin l'a fait, médecin parisien « car notre Ecole n'a jamais produit ou supporté de tels monstres d'esprit ».

Pecquet et ses amis, nous le verrons, ne furent pas en reste d'amabilités avec l'ardent polémiste. Dans la préface de son premier opuscule, celui-ci pose les termes de la question. Selon les idées modernes, « le foie dans notre corps est une partie sans activité, obscure, et destinée, non pas à élaborer du sang avec le chyle mais à sécréter et à collecter la bile, tandis que l'hématose, aux dépens du chyle, se fait dans le cœur ». Puis, Bartholin publiant l'épithaphe du foie, Riolan répond par la « Plainte du foie enterré et ressuscité aux médecins parisiens ». « Qu'il me soit permis, dit-il, d'en appeler à vous du jugement inique prononcé contre moi dans cette ville de Paris par un jeune Pecquet, juge téméraire et ignorant, qui veut m'enlever la faculté de fabriquer le sang et me réduire à un vil ministère. » Riolan ne nie pas la découverte anatomique de Pecquet ; le chirurgien Gayant lui a montré à lui-même les canaux lactés thoraciques chez un

chien et même, afin qu'on ne l'accuse pas d'être envieux, il propose d'appeler ces canaux, canaux de Pecquet. Mais ce dernier s'est trompé sur leur usage et il accumule contre lui, non des expériences mais des citations d'Aristote et de Galien et des raisonnements basés sur des hypothèses. Des arguments anatomo-physiologiques d'abord : ces canaux sont insuffisants pour évacuer la masse énorme du chyle ; puis, si ces deux canaux sont obstrués ou rompus par une inflexion du rachis, c'en est fait de la vie ; la distance que fait le chyle pour se jeter dans la veine cave supérieure est beaucoup trop considérable, alors que des voies plus courtes vers le cœur s'offrent à la nature. Voici qui est plus grave encore : le chyle venant directement de l'intestin va arriver « *incoc-tus* », non cuit, non élaboré dans le cœur ; celui-ci, noble siège de la chaleur vitale, n'est plus dès lors qu'une ignoble cuisine « *chyli cacabus ollaque coquinaria* » Que va-t-il faire pour se débarrasser de ce chyle ? L'enverra-t-il au poumon par le ventricule droit ? Il va alors en infecter l'organe de la respiration. Le lancera-t-il dans l'aorte par le ventricule gauche ? Ce sera pis encore ; il va pénétrer jusqu'au cerveau et y compromettre sérieusement la fabrication des esprits animaux.

Ergo, concluait-il, le chyle doit aller au foie comme par le passé. Quel est donc l'usage des nouveaux canaux découverts ? Riolan se perd en hypothèses : « Peut-être ce canal est-il destiné à fournir la partie fibreuse du sang ; peut-être produit-il un ferment

acide et chaud pour la vivification du sang artériel ; peut-être sert-il à la nutrition des glandes du cou, et alors ce serait une preuve de plus à l'appui de l'opinion des anciens qui disaient que la scrofule vient du mésentère. » Puis interviennent les arguments tirés de l'étude de la médecine. Pecquet réduit le foie à la sécrétion de la bile. C'est donc à tort qu'on lui attribue la diarrhée hépatique, la cachexie, l'hydropisie ; c'est à tort que l'on cherche à combattre ses obstructions et ses engorgements. Hippocrate et Aristote n'ont fait que divaguer et se retournant vers Pecquet, cet hérésiarque, il ajoute : « Puisque tu prétends renverser toute l'anatomie et la physiologie, il faut donc que toi et ceux qui t'approuvent vous changiez toute la médecine, *ergo novum medendi methodum condere oportet.* »

On voit que si les arguments de Riolan manquaient de base sérieuse ses raisonnements ne péchaient pas par défaut de logique. Pecquet sentit qu'il fallait répondre à l'attaque de Riolan et en 1654 publia une deuxième édition appuyée de son titre de « Doctor medicus Monspeliensis ». En outre des mémoires et lettres déjà signalés dans la première édition, cet ouvrage contient :

Une nouvelle dissertation sur les vaisseaux lactés avec réfutation de Riolan par Pecquet.

Des lettres de Chatelain et d'Aletophile (pseudonyme de Sorbière), deux amis de Pecquet.

Une réfutation de Riolan par Hygino Thalassio San Germano, pseudonyme qui cache les régents

Mentel et de Mersenne, premiers approbateurs de Pecquet.

Enfin, un anagramme offert à Pecquet sur Jean Riolan.

Des nouvelles expériences de Pecquet, quelques faits sont à retenir. Il a vérifié les lymphatiques du foie découverts par Bartholin et les voit se jeter dans le réservoir. Il assure que les maladies attribuées au foie par suite des impuretés du chyle doivent simplement être attribuées aux impuretés du sang, sans aucun bouleversement de la médecine. Enfin, il voit un rameau blanc se rendre du confluent sous-clavier à la mamelle d'une chienne qui allaitait. Du lait jaillit ; est-ce de ce rameau qu'il provient ? Pecquet n'agarde de conclure et conseille au lecteur d'expérimenter lui-même. Il avait laissé, à ses amis surtout, le soin de réfuter les arguments de Riolan. Ceux-ci rendirent coup pour coup, insistant sur le mauvais état de la vue de Riolan responsable de ses erreurs, sur son caractère agressif et sa vanité démesurée. Pecquet, disent-ils, est un modeste et a le droit de se proclamer élève de Paris. C'est diminuer la gloire de cette Ecole que de lui refuser ce droit. Les arguments de Riolan ne reposent sur rien : Le chyle n'arrive pas au cœur brut et indigeste, mais « se distille le long des vaisseaux de Pecquet comme dans un alambic ». Que ce soit directement par les veines lactées ou après passage dans le cœur, les substances parviennent toujours au foie.

Cette opinion leur permet d'affirmer qu'il est inutile

de refondre la médecine complètement : c'est toujours au foie que doit s'adresser la thérapeutique. La réfutation se termine par des compliments au savant qu'est, malgré tout, Riolan. Malheureusement, elle est suivie d'un anagramme qui transforme Joannes Riolanus en *Lanius ore insano*, boucher au langage insensé.

Riolan ne manqua pas de relever ces aménités. Le 30 août 1655, Gui-Patin écrit à Falconnet : « Le livre de M. Riolan contre Pecquet sera bientôt achevé. On dit que Pecquet menace de dire bien des injures à M. Riolan ; c'est signe qu'il n'aura guère de raison de reste. » En 1655, en effet, Riolan publia deux réponses, l'une à Pecquet, l'autre à ses approbateurs. Aucun nouvel argument ne s'y trouve ; le ton est plus acerbe que jamais : Pecquet a attrapé la rage en disséquant ses chiens et l'a communiquée à ses deux admirateurs Mentel et de Mersenne qui cachent leur insuffisance sous le voile d'un pseudonyme.

La discussion touchait à sa fin. Le Noble, médecin de Rouen, essaya de concilier tout le monde en envoyant une partie du chyle au foie, l'autre au cœur. Riolan lui-même s'était résigné à cette opinion moyenne. Quant à Pecquet, il se tut et Gui-Patin, toujours malveillant, l'explique ainsi dans une lettre du 6 novembre 1657 à Ch. Spon : « C'était un jésuite qui lui fit son premier livre, un autre son second et qui sont morts tous deux ; c'est pourquoi il n'a pu répondre au dernier livre de M. Riolan. » Bartholin publia (1655) sa longue *Defensio adversus Riola-*

num. En 1657, la mort de Riolan mit fin à la polémique.

En réalité, les idées de Pecquet triomphaient. Dès 1654, Mathieu Chatelain, docteur de Montpellier, écrivait : « Il est très vrai que des troubles graves ont été provoqués dans cette Ecole au moment où le cœur était proclamé comme l'unique siège de la sanguification... Mais enfin, vaincus par la vérité même, et le tumulte épuisé, les contradicteurs ont été forcés de s'incliner et de vouer votre nom à l'immortalité. »

La discussion dans le public. — Ces discussions n'étaient pas restreintes au monde médical et scientifique, elles s'étendaient aux salons et même bientôt à la scène, grâce à Molière. La découverte d'une inversion des viscères dans une autopsie, accueillie par Pecquet et ses partisans comme une victoire sur l'infailibilité des idées des anciens, ne fut pas ignorée du célèbre auteur comique qui la porta à la scène dans le *Médecin malgré lui*. « Nous avons changé tout cela » dit Sganarelle à Géronte, qui s'étonne d'une anatomie fantaisiste.

Fouquet, lui-même, ne se désintéressait pas de ces luttes ; il était, bien que protecteur de Pecquet, anti circulateur et aimait à dire des idées nouvelles : « Ce sont de jeunes personnes et me voilà devenu si vieux que ce n'est pas la peine de faire connaissance avec elles. »

Boileau composa avec le médecin Bernier son arrêt burlesque : « Attendu qu'une inconnue nom-

mée la Raison..., par une procédure nulle, de toute nullité, aurait attribué au dit cœur la charge de recevoir le chyle, appartenant ci-devant au foie... la Cour ordonne au chyle d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur et au foie de le recevoir, fait défense au sang d'être plus vagabond, errer et circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de Médecine. » Après de tels coups portés aux opinions classiques, pour continuer à parler le jargon de justice, la cause était entendue.

La médecine fut-elle bouleversée par la découverte de Pecquet ? — Un dernier point retiendra notre attention. On raconte que Pecquet ayant fait l'exposé de ses travaux devant les professeurs de Montpellier, l'un d'eux convaincu s'écria douloureusement : « *Quid de nostra fiet medicina ?* » Que va devenir notre médecine ? Eh bien, ses craintes et celles de Riolan étaient vaines. Si les découvertes d'Harvey et de Pecquet bouleversèrent les notions anatomiques et physiologiques de l'époque elles n'agirent pas de même sur la pathologie.

D'abord, Pecquet, non sans raison, défendait ses découvertes du reproche de tout bouleverser en médecine. La bile résultait d'une épuration du sang et non du chyle ; mais c'est toujours le foie qui était chargé de cette fonction. Gui-Patin, porte-parole des praticiens, écrivait à Ch. Spon le 1^{er} mai 1654 : « Tout le fait de Pecquet est une nouveauté que je

suis tout près de croire lorsqu'elle aura été bien prouvée et qu'elle apportera de la commodité et de l'utilité *in morborum curatione* ; *quo excepto*, je n'en ai que faire » et le 26 mai 1655 « Dès que cette opinion nous fera du profit et qu'elle aura quelque bon usage, *in operibus artis*, je l'embrasserai très cordialement et en saurai grand gré à son inventeur. »

Bartholin avait bien tenté d'édifier une nouvelle pathologie sur les découvertes de Pecquet et les siennes, mais en vain. Dorénavant, on parla moins d'humeurs peccantes, on parla plus de sang vicié.

D'ailleurs, sous l'influence prépondérante et excessive de Descartes, la science biologique, et comme conséquence la médecine, en France, s'engageait dans la voie des hypothèses insuffisamment appuyées sur des expériences certaines.

CONCLUSIONS

Lorsqu'on compare l'auréole qui entoure les noms de Servet et Harvey au modeste souvenir qu'a laissé Pecquet dans les sciences anatomiques, on ne peut qu'être frappé de l'injustice de la postérité à l'égard de certains hommes.

Peu de temps après sa mort déjà, de Vigneul Marville, animé d'une bienveillance douteuse pour Pecquet, écrivait : « Ce ne fut que par rencontre, lorsqu'il étudiait en médecine à Montpellier, qu'il trouva le réceptacle du chyle et le canal thoracique par lequel le chyle coule dans les veines. Mais il sut si bien user de ce que le hasard lui offrait et s'expliqua en si bons termes et avec tant de netteté qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avait trouvé par ses recherches et par ses soins. Cela le fit connaître à toute l'Europe en un âge où à peine aurait-il osé lever les yeux sans ce coup de fortune. »

Il suffit d'étudier avec impartialité le mémoire fondamental de Pecquet pour rejeter cette opinion injuste et inexacte, car ce n'est pas à Montpellier mais bien à Paris que Pecquet fit ses découvertes. Les recherches qu'il entreprit étaient fort difficiles : les chylifères ne sont visibles que pendant la digestion ; Aselli qui les avaient découverts ne put les suivre jusqu'à leur point de convergence et Harvey ne les trouvant point d'une façon constante niait leur existence... Aussi, tous les admirateurs de Pecquet insistent sur l'habileté manuelle qui lui permit

de faire mieux que ses devanciers « *Homo factus ad unguem, ad omnia solers* » écrit de Sorbière, son ami.

La technique de ces recherches est exposée dans un opuscule « *Abrégé des nouvelles expériences anatomiques des veines lactées* » publié par un collaborateur de Pecquet, Jean Martet, maître chirurgien juré, anatomiste royal de la Faculté de Montpellier (Toulouse, 1652).

L'anatomiste dieppois eut le mérite de se mettre à la poursuite de la vraie science en surprenant les mouvements de la vie. C'est bien le hasard qui l'a mis sur la trace de sa découverte en lui montrant le chyle suintant dans la veine cave ; mais, de ce fait heureux, il arrive par l'application d'une méthode scientifique rigoureuse à une démonstration irréfutable de la circulation du chyle. Rien n'est avancé sans preuves : il varie ses dissections et ses expériences pendant plus de trois années sur des centaines d'animaux divers. La postérité n'a fait que corroborer ses conclusions anatomiques.

Certes, Claude Bernard a ressuscité le foie un peu trop hâtivement enterré par Bartholin et il est aujourd'hui bien démontré que, si les chylifères sont chargés de charrier une partie des produits de la digestion, les veines mésentériques n'en portent pas moins au foie la partie la plus importante de ces produits. Mais on lit dans la réfutation à Riolan : « Les poumons sont chargés de purifier le sang des éléments du chyle non élaboré qui parvient dans le

ventricule droit. » On peut voir là comme une anticipation sur les modernes théories des combustions organiques au niveau du poumon. M. le professeur Roger, lors de ses récents travaux sur la combustion des graisses, a bien voulu rappeler que Pecquet, le premier, avait envisagé le passage du chyle dans la petite circulation.

Ce grand anatomiste, quoiqu'en ait dit Riolan, fut un modeste. Il écrit en tête de son mémoire: « Un ancien philosophe disait que le hasard était le meilleur artisan qui fust au monde et qu'il nous apprenait souvent des choses qui auraient esté dans un éternel oubly sy il ne nous les avait fait connoistre. » Peut-être cette franchise fut-elle excessive; lorsqu'on diminue son propre mérite, il est toujours des gens, comme de Marville, pour vous prendre au mot.

Pecquet est passé à la postérité pour avoir découvert la citerne qui porte son nom. Il méritait plus et mieux, comme nous l'avons vu et ce mot de citerne, tout à fait impropre, ne se retrouve jamais sous sa plume, mais sous celle de Bartholin (chapitre VI, *Des vaisseaux lactés thoraciques*).

Enfin son dévouement envers le surintendant Fouquet et l'estime de son illustre cliente Mme de Sévigné ne peuvent que le grandir dans notre mémoire.

La ville de Dieppe, berceau natal de Pecquet, s'était contentée de donner son nom à une des vieilles rues de la cité qui débouche en face Saint-Jacques. Cependant, à l'occasion du centenaire de la Faculté

de Montpellier, M. le professeur Gilis, dans un discours magistral, rendait pleine justice à ce grand anatomiste français. Aussi, en 1922, la ville de Dieppe célébrait-elle avec éclat le tricentenaire de sa naissance et une plaque commémorative était apposée dans une salle de l'hôpital qui porte le nom de Jean Pecquet.

De Sorbière écrivait à son ami, en 1654 : « Les hommes qui nous ont précédés ont fait beaucoup, mais il n'ont pas tout fait ; c'est pourquoi les hommes qui nous succéderont, même dans beaucoup de siècles, auront toujours la possibilité d'ajouter quelque chose à ce que nous aurons fait nous-mêmes. »

Nous inspirant de cette pensée, nous avons voulu accroître la part de gloire qui revient aux savants français. A côté de l'Espagnol Michel Servet, de l'Anglais William Harvey, Jean Pecquet, dans la révolution anatomique du xvii^e siècle, a représenté la France avec grand honneur.

Que sa mémoire reçoive ici l'hommage de notre reconnaissance et de notre admiration.

Vu : le Président de la thèse.

MENETRIER

Vu : Le Doyen,

ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris

APPELL

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Bulletin de la Société des sciences médicales du Languedoc,
3^e année, fasc. I, nov. 1921. Discours de M. le professeur
Gilis sur Jean Pecquet.
- Noël Vallant, *M. Maurice Potel*. — La France médicale, 1913-
1914.
- M. de Vigneul Marville*. — Mélanges d'histoire et de littérature,
t. I, p. 1. Bibl. Nat., Z. 20278.
- Maurice Raynaud*. — Les médecins au temps de Molière, Bibl.
Nat., T³ 52 A.
- René Fauvelle*. — Les étudiants en médecine sous le Grand-Roi,
Thèse 1899, Paris.
- Lettres de Mme de Sévigné. B. N. 8^o, Z. 14.927.
- Ravaisson*. — Archives de la Bastille, t. I, Bibl. Nat., La 29/26.
- Le Maguet*. — Le monde médical parisien au xvii^e siècle, Thèse
1899, Paris.
- Chéruel*. — Mémoires sur Fouquet, Bibl. Nat., Ln²⁷ 7.818.
- Lair*. — Nicolas Fouquet, Bibl. Nat., Ln²⁷ 39154.
- Daremborg*. — Histoire des sciences médicales, Faculté de Mé-
decine. Paris, 32.794.
- Lettres de Gui-Patin, Bibl. Nat., Z. 17.778.
- Académie Royale des Sciences. Comptes rendus, 1667-1668-1670.
- Pecquet*. — Experimenta nova anatomica, 1651, Bibl. Nat., Ta
30/2.
- Experimenta nova anatomica, 1654, Bibl. Nat., Ta 30/2 B.
- Experimenta nova anatomica, 1651. Amsterdam, Bibl. Nat.,
Ta 30/2 A.
- Pecquet*. — Découverte touchant la vue, Bibl. Nat., Tb 58/1.
- Lettres de Bartholin, Bibl. Nat., T³¹/65.
- Bartholin*. — De lacteis thoracicis, Bibl. Nat., Ta 30/6.
- Vasa lymphatica, Bibl. Nat., Ta 30/7.
- Riolan*. — Judicium novum devenis lacteis, Bibl. Nat., Ta
30/8.
- Duæ responsiones, Bibl. Nat., Ta 30/3.
- Manier*. — Devenis lacteis, Bibl. Nat., Ta 30/11.
- Les amys du vieux Dieppe, Tricentenaire de Pecquet. Année
1922, n^{os} 1 et 2.

Imp. de la Faculté de Médecine, Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6530-24



